

Le corps et la psychose dans la lecture lacanienne du cas Schreber

Daniele França dos S. Ferreira⁴

Richard Theisen Simanke⁵

Résumé

La thématique du corps est un sujet récurrent dans la théorie lacanienne. La relation du sujet avec le corps, pour Lacan, est doublement médiatisée par l'image et par le signifiant, comme cela s'exprime à deux moments emblématiques de son enseignement. Dans un premier temps, dans la théorisation du stade du miroir, le principal opérateur de la subjectivation du corps est l'image, et la constitution du sujet est pensée principalement dans le registre de l'imaginaire. Dans un second temps, Lacan privilégie le registre du symbolique, et le signifiant devient le médiateur par excellence de la relation du sujet avec le corps, désormais conçu avant tout comme un support pour les opérations de la lettre. Dans ce contexte, l'objectif de cette recherche est de réfléchir à la question du corps dans la théorisation des psychoses à partir de la lecture que Lacan fait du cas Schreber. Le cas Schreber a été choisi en raison de sa pertinence dans l'élaboration de la théorie lacanienne des psychoses et aussi en raison de l'importance des symptômes corporels dans la symptomatologie du cas. Cette investigation, de nature théorico-conceptuelle, analyse essentiellement le troisième séminaire de Lacan, en mettant en avant sa lecture et son interprétation du livre de mémoires de Schreber au fil du séminaire, ainsi que sa reprise et sa critique de l'approche freudienne. À partir du cas Schreber, Lacan conclut que les symptômes et phénomènes impliquant le sujet psychotique et son corps peuvent être conçus comme des tentatives de stabilisation, qui suppléent au manque du signifiant paternel lorsqu'une médiation par l'appareil symbolique n'est pas possible.

Mots-clés : Corps. Psychose. Lacan. Schreber.

⁴ Psychologue (CRP 04/58695) et étudiante au programme de master en psychologie à l'Universidade Federal de Juiz de Fora – UFJF (Minas Gerais, Brésil). Orcid: <https://orcid.org/0009-0003-6907-0496>. E-mail de contact: dfrancapsicologia@gmail.com

⁵ Professeur titulaire au département de psychologie de l'Universidade Federal de Juiz de Fora – UFJF (Minas Gerais, Brésil). Orcid: <https://orcid.org/0000-0002-6405-8776>. E-mail de contact: richardsimanke@uol.com.br

Introduction

En 1902, Daniel Paul Schreber, Président de la Cour d'appel de Dresde, à l'est de l'Allemagne, qui avait été interné dans un établissement psychiatrique pendant neuf ans, a réussi un exploit sans précédent : il a rédigé lui-même sa défense afin d'obtenir sa sortie de l'asile et a parvenu à faire annuler sa mise sous tutelle. La principale preuve qu'il a présentée dans son recours a été son autobiographie, ultérieurement publiée par l'excentrique maison d'édition Oswald Mutze, à Leipzig, sous le titre *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken* (en français, *Mémoires d'un névropathe*). Depuis lors, son œuvre a compté de nombreux lecteurs, parmi lesquels figurent de grandes figures comme Freud et Lacan, qui ont abordé les *Mémoires...* de Schreber comme un cas clinique et les ont utilisées pour élaborer leurs théories sur les psychoses.

L'originalité du cas Schreber tient au fait impressionnant qu'il est extrêmement rare qu'un cas aussi aigu évolue de manière à permettre au sujet de relater de sa propre main ses constructions délirantes. Néanmoins, cette exposition est réalisée avec une minutie et une objectivité qui créent un contraste intéressant entre une thématique à la fois religieuse, médicale et eschatologique (dans les deux sens du terme) et une forme exprimée dans le langage académique le plus conventionnel, propre à un juriste allemand de formation puritaine et traditionnelle. L'écriture singulière de Schreber a été valorisée par Lacan, dont l'adhésion a fini par consacrer son livre de mémoires comme un classique de la littérature psychanalytique.

Le titre de ce travail contient deux termes, « corps » et « psychose », qui, pris séparément, pourraient chacun servir de fil conducteur à une lecture complète des écrits et séminaires de Lacan. Toutefois, pour des raisons méthodologiques, cette étude se limite à présenter un aperçu de la manière dont ces deux concepts sont progressivement introduits et développés par Lacan dans la première moitié des années 1950. Ce texte a privilégié principalement l'usage de sources primaires pour sa fondation. Il ne s'agit pas ici de négliger le mérite de la littérature secondaire, mais de reconnaître la valeur du texte classique dans la discussion du problème de recherche.

Dans cette perspective, le but de cette étude, de nature essentiellement bibliographique, est d'examiner la question de la corporéité dans la théorisation des psychoses à partir de l'interprétation que Lacan fait du cas Schreber. Le choix de ce cas se justifie par sa pertinence dans l'élaboration de la théorie lacanienne des psychoses, ainsi que par l'importance que le corps occupe dans la symptomatologie du cas.

Toute étude théorique de qualité doit commencer par une définition claire et précise de l'objet de recherche. Toutefois, face à la difficulté de proposer une définition conceptuelle unique et exacte du « corps » chez Lacan, cette conceptualisation sera continuellement réitérée au fil du texte, en fonction de la période de son œuvre à laquelle elle se réfère. De toute évidence, les éléments de la métapsychologie lacanienne voient leurs sens évoluer en fonction des projets auxquels Lacan s'est rattaché à différents moments de sa bibliographie. En résumé, on identifie un premier moment (vers 1930) dans la théorie lacanienne encore naissante de l'imaginaire, organisée autour du concept du stade du miroir, où le corps apparaît principalement dans la théorie comme l'image du corps – en d'autres termes, le corps réel,

biologique, ne devient « propre » qu'à travers son image. Puis, dans un second moment, lorsque le registre lacanien du symbolique est privilégié dans sa rhétorique – dans le cadre de son alignement avec le structuralisme – le corps se présente comme support de la lettre, c'est-à-dire comme le réel à être travaillé par le signifiant dans la production du sujet.

Ce second moment correspond à la formulation de sa théorie classique des psychoses, comme on l'observe exemplairement dans le *Séminaire, Livre III: Les psychoses* (1955-1956/1981), qui constitue ici le principal fondement pour l'interprétation du sens et des développements des concepts de psychose et de corps dans la psychanalyse de Lacan. Dans ce séminaire, l'approche des psychoses que Lacan propose participe de manière décisive au mouvement de révision de son appareil métapsychologique : le corps du sujet, qui apparaissait auparavant dans la théorie essentiellement à travers la médiation de l'image, commence à être pensé sous l'angle du symbolique et du signifiant et, à terme, est réduit à sa structure.

Le séminaire sur les psychoses

Lacan ouvre le séminaire en discutant la nosologie des psychoses, jusqu'alors divisées selon la dichotomie kraepelinienne entre paranoïas et paraphrénies, suivant l'école allemande de psychiatrie. Dès les débuts de sa formation en tant que psychiatre, Lacan s'est opposé aux conceptions du XIX^e siècle sur la paranoïa et la psychose en général, en proposant une série d'hypothèses alternatives qui l'ont progressivement éloigné de la psychiatrie traditionnelle.

Que recouvre le terme de psychose dans le domaine psychiatrique ? Psychose n'est pas démence. Les psychoses, c'est, si vous voulez – il n'y a pas de raison de se refuser le luxe d'employer ce mot – ce qui correspond à ce que l'on a toujours appelé, et qu'on continue d'appeler légitimement, les *folies*. C'est dans ce domaine que Freud fait deux parts. Il ne s'est pas beaucoup plus mêlé que cela de nosologie en matière de psychose, mais sur ce point, il est très net, et étant donné la qualité de son auteur, nous ne pouvons pas tenir cette distinction pour négligeable. (Lacan, 1955-56/1981, p. 12, [italique de l'auteur])

S'éloignant également de Freud, qui utilise la terminologie *dementia paranoides* de Kraepelin pour désigner le cas, Lacan reconnaît que Schreber est paranoïaque, même si une phase schizophrénique avec la présence de symptômes hypocondriaques est d'abord observée:

Le discours de Schreber a assurément une structure différente. Schreber note au début de l'un de ses chapitres, très humoristiquement – *On dit que je suis un paranoïaque*. En effet, on est encore, à l'époque, assez mal dégagé de la première classification kraepelinienne pour le qualifier de paranoïaque, alors que ses symptômes vont beaucoup plus loin. Mais quand Freud le dit paraphrène, il va plus loin encore, car la paraphrénie est le nom que Freud propose pour la démence précoce, la schizophrénie de Bleuler. (Lacan, 1955-56/1981, p. 153, [italique de l'auteur])

Grosso modo, Lacan (1955-56/1981) considère que la schizophrénie se rapprocherait davantage du corps morcelé et autoérotique qui constitue le moi avant le stade du miroir, tandis que la paranoïa serait plus proche de l'axe imaginaire marquant les premiers mouvements de la constitution du moi. Dans cette perspective, une catégorie de plus

grande organisation est également établie, tant en ce qui concerne le champ de la réalité que le statut du corps, puisque, dans le cas de la schizophrénie, le corps est dans une condition autoérotique, alors que, dans le cas de la paranoïa, il présente une plus grande unité corporelle. Lacan dira plus loin que :

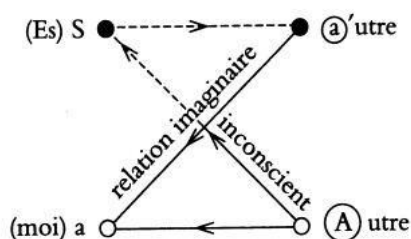
Tout un chacun sait, à condition qu'il soit psychiatre, que chez un paranoïaque bien constitué, il n'est pas question de mobiliser cet investissement, alors que chez les schizophrènes, *le désordre proprement psychotique va en principe beaucoup plus loin que chez le paranoïaque.* (Lacan, 1955-56/1981, p. 166, [italique ajouté])

On observe, dans cette distinction que Lacan établit entre la paranoïa et la schizophrénie, que la question du moi et de sa fonction imaginaire demeure un point central dans ses recherches, comme en témoignent les premier et deuxième séminaires. À ce stade de sa théorie, Lacan est déjà convaincu que le moi se constitue initialement dans le champ du petit autre, ce qui, dans le Schéma L, introduit l'année précédente, est représenté par l'axe imaginaire entre a et a' :

Entre S et A , la parole fondamentale que doit révéler l'analyse, nous avons la dérivation du circuit imaginaire, qui résiste à son passage. Les pôles imaginaires du sujet, a et a' , recouvrent la relation dite spéculaire, celle du stade du miroir. Le sujet, dans la corporéité et la multiplicité de son organisme, dans son morcellement naturel, qui est en a' , se réfère à cette unité imaginaire qui est le moi, a , où il se connaît et se méconnaît, et qui est ce dont il parle – il ne sait pas à qui, puisqu'il ne sait pas non plus qui parle en lui. (Lacan, 1955-56/1981, p. 181, [italique de l'auteur])

Le Schéma L est rappelé par Lacan (1955-56/1981) dès les premières pages du troisième séminaire, désormais consacré aux psychoses. En s'interrogeant sur la nature du phénomène hallucinatoire, il établit une distinction essentielle : « l'origine du refoulé névrotique ne se situe pas au même niveau d'histoire dans le symbolique que celle du refoulé dont il s'agit dans la psychose » (p. 22). C'est en tenant compte de cela que Lacan consacre le reste du séminaire à expliquer la question centrale de la psychose : la non-ordonnancement du réel par la structure symbolique et l'importance du recours à l'imaginaire pour suppléer à cette non-introduction du symbolique.

Figure 1. Le Schéma L



Source: Lacan (1955-1956/1981).

Lacan (1955-56/1981) avertit qu'« il est classique de dire que, dans la psychose, l'inconscient est en surface, est conscient » (p.20), mais cela ne lui semble pas avoir un grand effet lorsqu'il est simplement articulé. Il reformule cette idée en affirmant que le témoignage

de l'inconscient, dans la psychose, est plus direct et radical que lorsqu'il est comparé à la névrose. Lacan illustre cela à travers le Schéma L : la ligne reliant S-A n'est pas interrompue – entre le sujet et l'Autre (symbolique), il n'y a pas d'interdiction, le sujet n'est pas barré, et le discours inconscient est continu, révélé sans intervalle, sans suspension. Ainsi, le psychotique livre son témoignage de manière explicite, tandis que le témoin du névrosé se fait de manière voilée :

Il en va de même du schéma de l'année dernière, en ce qui concerne l'hallucination verbale. Notre schéma, je vous le rappelle, figure l'interruption de la parole pleine entre le sujet et l'Autre, et son détour – par les deux moi, *a* et *a'*, et leurs relations imaginaires. Une triplicité est ici indiquée chez le sujet, qui recouvre le fait que c'est le moi du sujet qui parle normalement à un autre, et du sujet, du sujet S, en troisième personne. Aristote faisait remarquer qu'il ne faut pas dire que l'homme pense, mais qu'il pense avec son âme. De même, je dis que le sujet se parle avec son moi. (Lacan, 1955-56/1981, pp. 22-23, [italique de l'auteur])

Chez le sujet névrosé, le fait de parler avec son moi n'est jamais totalement explicitable – sa relation au moi est avant tout ambiguë, toute assomption du moi est révocable. À l'inverse, chez le sujet psychotique, certains phénomènes élémentaires, en particulier l'hallucination qui en est la forme la plus caractéristique, montrent un sujet complètement identifié à son moi avec lequel il parle – ou un moi totalement assumé de manière instrumentale. Lacan illustre cette spécificité en précisant que :

C'est lui qui parle de lui, le sujet, le S, dans les deux sens équivoques du terme, l'initiale S et le Es allemand. C'est bien ce qui se présente dans le phénomène de l'hallucination verbale. Au moment où elle apparaît dans le réel, c'est-à-dire accompagnée de ce sentiment de réalité qui est la caractéristique fondamentale du *phénomène élémentaire*, le sujet parle littéralement avec son moi, et c'est comme si un tiers, sa doublure, parlait et commentait son activité. (Lacan, 1955-56/1981, p. 23, [italique de l'auteur])

Les phénomènes élémentaires, souvent décrits comme des automatismes mentaux et corporels – dans lesquels l'individu a le sentiment que ses pensées, ses actions ou ses perceptions sont contrôlées ou influencées par des forces extérieures –, bien qu'issus d'une tradition clinique dont Lacan combattait frontalement les postulats épistémologiques, participent de sa tentative de situer les psychoses par rapport aux trois registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel. Ces phénomènes étaient considérés comme des éléments en ce qu'ils constituaient les unités les plus simples du processus psychopathologique, une idée provenant d'une sémiologie atomistique, étroitement liée à une certaine conception de l'organicisme – le mécanisme. Ce dernier chercherait le fondement de la maladie dans l'hypothèse de l'existence d'une lésion ponctuelle (Simanke, 2002).

Expliqués uniquement par un processus organique initial et compris par Clérambault – que Lacan appelle son maître – comme les premiers signes de la psychose, les symptômes de l'Automatisme Mental se caractérisent par leur aspect mécanique, athématique et anidéique. La formulation de Clérambault a marqué la pensée de Lacan et lui a permis de construire une doctrine sur le phénomène élémentaire, dont la conception est devenue l'un des fondements de la théorie lacanienne de la psychose. Convaincu de ses orientations structuralistes et

influencé par les idées de Clérambault, Lacan soutient que la notion d'élément n'est pas distincte de celle de structure, irréductible à autre chose qu'elle-même :

L'important du phénomène élémentaire n'est donc pas d'être un noyau initial, un point parasite, comme s'exprimait Clérambault, à l'intérieur de la personnalité, autour duquel le sujet ferait une construction, une réaction fibreuse destinée à l'enkyster en l'enveloppant, et en même temps à l'intégrer, c'est-à-dire à l'expliquer, comme on dit souvent. Le délire n'est pas déduit, il en reproduit la même force constituante, il est, lui aussi, un phénomène élémentaire. C'est dire que *la notion d'élément n'est pas là à prendre autrement que pour celle de structure, structure différenciée, irréductible à autre chose qu'à elle même [...]*. (Lacan, 1955-56/1981, p. 28, [italique ajouté])

Dès lors, les phénomènes élémentaires, dont la définition et l'usage n'ont jamais fait consensus dans la psychiatrie du XIX^e siècle, reçoivent de la part de Lacan une nouvelle interprétation, étant élevés au statut de pièce maîtresse dans la désignation de la psychose. Lacan (1955-56/1981) considère que la présence d'altérations relevant de l'ordre du langage est indispensable pour établir un diagnostic de psychose. Il ne pourrait en être autrement : si le concept lacanien d'inconscient est « structuré, tramé, chaîné, tissé de langage » (Lacan, 1955-56/1981, p. 135), la psychose dépendra, avant tout, d'un phénomène de langage. Ainsi :

C'est le registre de la parole qui crée toute la richesse de la phénoménologie de la psychose, c'est là que nous en voyons tous les aspects, les décompositions, les réfractations. L'hallucination verbale, qui y est fondamentale, est justement un des phénomènes les plus problématiques de la parole. (Lacan, 1955-56/1981, p. 46)

De cette manière, les phénomènes élémentaires attestent – par une voie entièrement nouvelle – l'hypothèse lacanienne selon laquelle la psychose ne serait pas une maladie mentale d'origine organique, mais une modalité très particulière de relation du sujet avec le langage. Si tel est le cas, le registre le plus approprié pour traiter la question de la psychose est celui de la parole et du langage, ce que Lacan (1955-56/1981) souligne en affirmant : « la promotion, la mise en valeur dans la psychose des phénomènes de langage est pour nous le plus fécond des enseignements. » (p. 164)

Bejahung, Verwerfung et la naissance psychotique

Ce que l'on observe ensuite, c'est que le structuralisme et la théorie linguistique offrent à Lacan une base conceptuelle pour revisiter certains postulats freudiens – naturellement, d'une perspective loin d'être orthodoxe. À ce moment-là, Lacan est en train de promouvoir son projet de retour à l'œuvre de Freud, qu'il avait annoncé seulement quelques années avant le séminaire sur les psychoses, dans le discours de Rome, *La fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse*. Dans cette conférence capitale, comme le titre l'indique, Lacan (1953/1966, p. 264, [italique ajouté]) traite précisément de l'entrée du sujet dans le champ de la parole et du langage. Il souligne :

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, *l'absence même vient à se nommer* en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la recreation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien

suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des koua man-tiques de la Chine, naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Quelques éléments intéressants peuvent être extraits du passage ci-dessus. Lacan fait référence au jeu du *fort-da*, une expression introduite dans *Au-delà du principe de plaisir*, une publication d'une grande notoriété, car elle constitue le premier travail où Freud (1920/2013) expose la problématique de la pulsion de mort. À partir de la conception freudienne, l'organisme tend à régresser vers un état inorganique, se manifestant à travers la répétition de comportements qui expriment la recherche de la mort de manière propre et singulière. Le célèbre jeu du *fort-da* a été décrit par Freud comme un jeu consistant en la disparition et l'apparition d'un certain objet – en l'occurrence, une bobine qui est lancée puis récupérée. Freud interprète le *fort-da* comme une mise en scène des départs et retours de la figure maternelle, ce qui permet au bébé de « laisser partir la mère », puisqu'il est désormais capable, par lui-même, de rejouer la disparition et le retour des objets qui l'entourent.

L'enfant revivrait l'absence et la présence maternelles à travers cet objet. Selon Lacan, cela lui permettrait de représenter symboliquement les disparitions et réapparitions de la mère. Dans une lecture lacanienne, en agissant ainsi, l'enfant inverse l'abandon subi de la part de la mère, dans une sorte de maîtrise symbolique de l'objet perdu. Le jeu du *fort-da* permet à l'*infans* (du latin *in-fans*, « celui qui ne parle pas ») de sortir de la position passive – caractéristique de l'aliénation – et conduit à la constatation de l'absence et à l'élaboration du manque. Si l'enfant dispose d'un objet représenté par le langage, il peut alors le substituer, ce qui constitue la désignation symbolique du renoncement à cet objet perdu. C'est dans cette perspective que Freud, en une intuition géniale, a mis en lumière les jeux d'occultation, permettant ainsi de reconnaître que « le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage » (Lacan, 1953/1966, p. 319, [italique ajouté]).

Mais, pour que quelque chose puisse être symbolisé, il doit d'abord être affirmé. Dans le séminaire sur les psychoses, Lacan indique qu'en amont du processus de verbalisation, il y a une *Bejahung* inaugurale, une affirmation primordiale, décisive dans la constitution du sujet et sa détermination par le langage. Il s'agirait d'une admission au sens du symbolique – l'inscription d'un trait en tant que *Bejahung*. Lacan souligne que si Freud insiste tant sur le complexe d'Œdipe, c'est parce que la Loi, en tant que principe de symbolisation, est présente dès le commencement. La Loi ne concerne pas seulement la question des origines, mais la Loi fondamentale de la symbolisation. Le complexe d'Œdipe en est un exemple. Comme l'explique Lacan :

La symbolisation, autrement dit la Loi, y joue un rôle primordial. Si Freud a tellement insisté sur le complexe d'Œdipe, qu'il a été jusqu'à construire une sociologie de totems et de tabous, c'est manifestement que pour lui la Loi est là *ab origine*. Il n'est pas question par conséquent de se poser la question des origines – la Loi est là justement depuis le début, depuis toujours, et la sexualité humaine doit se réaliser par et à travers elle. Cette Loi fondamentale est simplement une loi de symbolisation. C'est ce que l'Œdipe veut dire. (Lacan, 1955-56/1981, p. 96)

D'ailleurs, le complexe d'Œdipe intervient ici comme le socle sur lequel se déroule l'opération métaphorique situant le père comme représentant de la Loi qui ordonne symboliquement la castration. La fonction du père, dans la théorie lacanienne, n'est pas seulement biologique, mais aussi symbolique. Le père intervient à plusieurs niveaux – avant tout, il interdit la mère. Il s'agit ici du fondement du complexe d'Œdipe, dans lequel le père est lié à la Loi primordiale de l'interdiction de l'inceste. Toute la viabilité de l'Œdipe repose sur le refoulement originaire du signifiant du désir de la mère. Le résultat en est sa substitution par le signifiant paternel, que Lacan articule à la traversée œdipienne à travers ce qu'il a nommé le Nom-du-Père. Lacan joue sur l'homophonie entre *nom* et *non* ainsi que le double sens des expressions *le nom du père* et *le non du père* afin d'illustrer la relation entre le signifiant de la fonction paternelle (le Nom-du-Père), qui est refoulé dans la sortie œdipienne névrotique, et le rôle du père comme agent de la Loi et de l'interdiction (celui qui dit « non »).

En d'autres termes, le signifiant limitatif du père a pour fonction de remplacer et de restreindre le premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. Ainsi, le signifiant du désir de la mère (S1) devient inconscient, car il a fait l'objet du refoulement originaire, c'est-à-dire qu'il n'a été refoulé qu'en raison de sa substitution par le signifiant paternel (S2) – une substitution qui relève de l'ordre de la métaphore. Telle est la structure de la névrose selon Lacan :

Qu'est-ce que le refoulement pour le névrosé? C'est une langue, une autre langue qu'il fabrique avec ses symptômes, c'est-à-dire, si c'est un hystérique ou un obsessionnel, avec la dialectique imaginaire de lui et de l'autre. Le symptôme névrotique joue le rôle de la langue qui permet d'exprimer le refoulement. C'est bien ce qui nous fait toucher du doigt que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose, l'endroit et l'envers d'un seul et même processus. (Lacan, 1955-56/1981, p. 72)

En revanche, la structure psychotique résulterait d'un manque de la fonction paternelle dans le complexe d'Œdipe, et Lacan pense le désordre de ce processus à partir de l'usage conceptuel supposé que Freud fait du terme *Verwerfung* – qu'il traduit d'abord par « refus » ou « rejet », puis, s'inspirant du vocabulaire juridique français, qu'il élabore sous le terme de « forclusion ». Lacan (1955-56/1981) lui-même reconnaît que Freud n'emploie pas fréquemment ce mot et qu'il a dû aller le chercher « dans les deux ou trois coins où elle montre le bout de l'oreille, et même quelquefois là où elle ne le montre pas, mais où la compréhension du texte exige qu'on la suppose » (p. 170).

Au niveau de cette *Bejahung* pure, primitive, qui peut avoir lieu ou non, une première dichotomie s'établit – ce qui aura été soumis à la *Bejahung*, à la symbolisation primitive, aura divers destins, ce qui est tombé sous le coup de la *Verwerfang* primitive en aura un autre. (Lacan, 1955-56/1981, p. 95)

La *Verwerfung* forme un couple dichotomique avec la *Bejahung*. Dans la psychose, la *Bejahung*, c'est-à-dire l'accès au symbolique, ne se produit pas : le sujet ne subit pas une première représentation, puisque le signifiant a été forclos. L'Œdipe, en tant que Loi de la symbolisation, échoue, et le signifiant du Nom-du-Père ne s'inscrit pas comme manque symbolique dans l'Autre, n'intervenant donc pas comme coupure – il n'y a pas d'interruption dans la ligne S–A du Schéma L. En outre, le Nom-du-Père, en tant que signifiant maître, est

aussi ce qui délimite l'acquisition d'un statut de corps. Dans l'hypothèse lacanienne, c'est au Nom-du-Père, en tant que signifiant primordial, qu'il revient de soutenir l'image du corps et d'organiser ce que le sujet reconnaît comme son propre corps. Cela renvoie ainsi à l'idée d'un corps inscrit par le symbolique. Autrement dit, pour qu'il y ait un corps, il doit passer par une opération symbolique de coupure – effectuée par le signifiant sur la chair.

Ainsi, le Nom-du-Père est l'élément qui permet la construction d'un ordre symbolique cohérent, fondamental pour l'insertion de l'individu dans le langage et la culture. Cela ne se produit pas dans la *Verwerfung*, où le Nom-du-Père est refusé ou exclu du champ symbolique du sujet, n'étant pas intégré à la structure psychique. En approfondissant cette idée, Lacan définit le terme *Verwerfung* de la manière suivante :

De quoi s'agit-il quand je parle de *Verwerfung* ? Il s'agit du rejet d'un signifiant primordial dans des ténèbres extérieures, signifiant qui manquera dès lors à ce niveau. Voilà le mécanisme fondamental que je suppose à la base de la paranoïa. Il s'agit d'un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant. (Lacan, 1955-56/1981, p. 171)

La lecture de cet extrait permet d'affirmer que Lacan adopte une réduction explicite de la corporéité au langage et au signifiant. À cette époque, telle que cette question se posait pour Lacan, le corps devait être compris comme une surface, marqué par le trait et habitée par les signifiants. Le psychotique serait habité, possédé par le langage – à la différence du névrosé, qui habite le langage en raison du refoulement, un mécanisme permettant de réintégrer les signifiants dans l'inconscient par le biais du symbolique. Comme l'exprime Lacan :

Comment ne pas voir dans la phénoménologie de la psychose que *tout, du début jusqu'à la fin, tient à un certain rapport du sujet à ce langage* tout d'un coup promu au premier plan de la scène, qui parle tout seul, à voix haute, dans son bruit et sa fureur comme aussi dans sa neutralité ? Si le névrosé habite le langage, le psychotique est habité, possédé, par le langage. (Lacan, 1955-56/1981, p. 284, [italique ajouté])

On observe, par exemple, que la conviction (rien d'inhabituel) selon laquelle les organes du corps se transforment, changent de forme ou de fonction constitue un phénomène élémentaire important dans la psychose. Le parole comporte fréquemment des références aux parties internes du corps, notamment sous un angle hypocondriaque, ce que Freud avait désigné comme le « langage d'organe » (Caropreso & Simanke, 2006). C'est ce que l'on observe dans le cas Schreber, décrit par Lacan (1955-56/1981, pp. 352-353, [italique ajouté]):

Ce que nous voyons dès le début, ce sont des symptômes, d'abord hypocondriaques, qui sont des symptômes psychotiques. On y trouve d'emblée ce quelque chose de particulier qui est au fond de la relation psychotique comme des phénomènes psychosomatiques dont cette clinicienne s'est tout spécialement occupée, et qui sont certainement pour elle la voie d'introduction à la phénoménologie de ce cas. C'est là qu'elle a pu avoir l'appréhension directe de phénomènes structurés tout différemment de ce qui se passe dans les névroses, à savoir où il y a je ne sais quelle empreinte ou inscription directe d'une caractéristique, et même, dans certains cas, d'un conflit, sur ce que l'on peut appeler le tableau matériel que présente le sujet en tant qu'être corporel.

Le témoignage de Schreber révèle comment le corps et le langage s'entrelacent dans la psychose, le sujet étant incapable d'organiser sa corporéité en raison d'une défaillance du symbolique. Lacan trouvera dans les *Mémoires...* une occasion de légitimer sa théorie des signifiants – et il ne manque pas de souligner que l'analyse du cas repose précisément sur un texte écrit. Il affirme à ce propos :

Nous avons la chance d'avoir là un homme qui nous communique tout son système délirant, et à un moment où celui-ci est arrivé à son plein épanouissement. [...] Vous saisissez comment se modifient les différents éléments d'un système construit en fonction des coordonnées du langage. Cet abord est certes légitime, s'agissant d'un cas qui ne nous est donné que par un livre, et c'est ce qui nous permettra d'en reconstituer efficacement la dynamique. (Lacan, 1955-56/1981, p. 68, [italique ajouté])

Dans ses *Mémoires...*, Schreber évoque des expériences qui témoignent d'une relation profondément conflictuelle avec son corps, marquée par la fragmentation et la sensation d'une transformation incessante. Ces vécus, selon l'interprétation lacanienne, illustrent la défaillance de la fonction du Nom-du-Père, empêchant l'établissement complet de l'organisation symbolique du corps et aboutissant à des phénomènes psychotiques. Ceux-ci seront analysés ci-après, conformément au programme, à partir du cas Schreber.

Le témoignage (psychotique) d'un juriste allemand – le cas Schreber

Pour mieux comprendre l'histoire clinique de Schreber, il est nécessaire de présenter un résumé chronologique de sa vie :

Tableau 1. La biographie de Schreber (1842–1891)

Année	Événement
1842	Naissance de Daniel Paul Schreber à Leipzig, le 25 juillet.
1858	Son père subit un accident entraînant des lésions cérébrales irréversibles.
1861	Décès de son père des suites d'une obstruction intestinale, après avoir présenté un tableau clinique de névrose obsessionnelle sévère avec impulsions homicidaires.
1877	Son frère, Daniel Gustav, se suicide à l'âge de 38 ans.
1878	Schreber épouse Ottilie Sabine Behr, atteinte de diabète et ayant subi six fausses couches.
1884	Nommé vice-président du Tribunal régional de Chemnitz. En octobre, il subit une défaite aux élections parlementaires et, en décembre, il est interné à la clinique de l'Université de Leipzig pour hypocondrie.
1885	Il obtient son congé hospitalier en juin et part en convalescence jusqu'à la fin de l'année.
1886	Il reprend ses activités professionnelles en tant que Président du Tribunal régional de Leipzig.
1888	Il reçoit la Croix de Chevalier de première classe.
1889	Il est nommé président du Tribunal de Freiberg et s'installe dans cette ville.

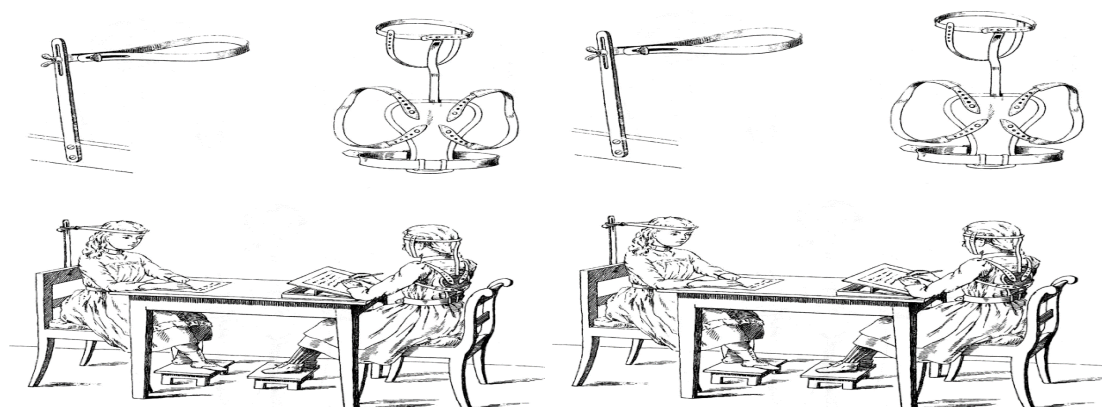
Année	Événement
1891	Il est élu membre du Collège de district de Freiberg.
1892	Il est élu membre du Collège de district de Freiberg pour un second mandat.
1893	Il est nommé Président de la Cour d'appel de Dresde. En novembre, il consulte le professeur Flechsig en raison d'une angoisse et d'une insomnie persistantes. En l'absence d'amélioration, il est de nouveau interné à la clinique de l'Université de Leipzig.
1894	Il est placé sous curatelle provisoire en raison d'une maladie mentale. Il est interné à l'Hôpital de Lindenhof, puis au sanatorium de Sonnenstein, où il restera jusqu'en 1902 avec un diagnostic de <i>dementia paranoides</i> .
1899	Il engage une procédure pour recouvrer sa capacité civile.
1900	Il rédige les 23 chapitres des <i>Mémoires</i> . En mars, sa demande de levée de curatelle est rejetée, et il fait appel de cette décision. Entre juin 1900 et octobre 1901, il écrit la première série de suppléments aux <i>Mémoires</i> .
1902	En juillet, la Cour d'appel révoque l'interdiction, et Schreber recouvre sa capacité civile. Il obtient son congé hospitalier en décembre.
1903	Il adresse une lettre ouverte au professeur Flechsig. Il adopte une fille de 13 ans. Publication des <i>Mémoires d'un névropathe</i> , avec des coupes et la suppression d'un chapitre.
1907	Décès de sa mère à l'âge de 92 ans. En novembre, son épouse est victime d'un accident vasculaire cérébral, et Schreber, en crise, est interné au sanatorium de Dösen.
1914	Schreber décède le 14 avril, à l'âge de 69 ans, au sanatorium de Dösen.

Source: Carone (1984).

Dans la biographie de Schreber, trois événements méritent une attention particulière. Premièrement, sa défaite aux élections du *Reichstag* (assemblée régionale) en 1884, qui a déclenché son premier effondrement nerveux et conduit à un séjour de six mois à l'hôpital psychiatrique de l'Université de Leipzig, où il a été suivi par le Dr Flechsig. Deuxièmement, la succession de fausses couches subies par son épouse, Ottilie Sabine, et la frustration de Schreber face à ses attentes déçues de paternité. Et troisièmement, sa nomination, en juin 1893, au poste de *Senatspräsident*, Président de chambre à la Cour suprême d'appel. À propos de ce dernier événement, Schreber rapporte que peu après sa nomination, alors qu'il était déjà en cours de détérioration psychotique, il a eu une pensée alors qu'il était à demi-endormi – l'idée que, tout de même ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement » (Schreber, 1903/1975, p. 44) – une réflexion qui, selon lui, en rétrospective, aurait marqué le début du délire de féminisation et de la confusion identitaire qui allaient suivre.

Concernant le noyau familial de Schreber, de nombreux débats portent sur la carrière médicale controversée de son père – l'orthopédiste Dr Daniel Gottlieb Moritz Schreber – et l'éducation rigoureuse à laquelle il l'a soumis, dont les pratiques pédagogiques et les dispositifs orthopédiques auraient supposément contribué à une prédisposition psychotique chez son fils. Le fait que son frère aîné, Gustav, se soit suicidé par balle en 1877, à l'âge de 38 ans, ne plaide pas en sa faveur.

Figure 2. *Geradehalter* (en cours d'utilisation)



Source: Lacan Circle of Melbourne (2013).

Le Dr Schreber a été l'idéalisateur de la *Gymnastique Médicale* – une sorte de manuel destiné aux parents et aux pédagogues, proposant des recommandations orthopédiques et hygiéniques pour l'éducation du corps. Aujourd'hui encore, le nom de famille Schreber est principalement connu en Allemagne grâce aux petits potagers urbains – les *Schrebergärten* – qui parsèment les périphéries des villes allemandes et qui ont été nommées en hommage à Moritz Schreber. Ses écrits sur la santé publique ainsi que sur les bienfaits de l'air pur et de l'exercice physique ont inspiré la création de ces jardins à la fin du XIX^e siècle.

Cependant, les actions du Dr Moritz Schreber allaient bien au-delà du simple encouragement à la pratique du jardinage. En réalité, le système éducatif qu'il proposait se résumait à exercer une pression et une coercition maximales dès les premières années de vie de l'enfant. La promotion de la santé physique et mentale devait être atteinte en soumettant l'enfant à un programme rigoureux d'entraînement physique intensif et d'exercices musculaires systématiques, combinés à des mesures de restriction émotionnelle. Quant à la mère de Schreber, bien qu'elle ait vécu jusqu'à 92 ans et, par conséquent, assisté à toute l'évolution de la maladie de son fils, elle est restée affectivement distante – une conclusion que les principaux biographes déduisent de l'absence de correspondance entre elle et son fils.

Devenu adulte et en pleine crise, Schreber (1903/1975) croyait être victime d'un complot dont le principal instigateur était, dans un premier temps, son psychiatre, le Dr Flechsig – qui l'avait pris en charge depuis 1884, lorsqu'il a traversé ce qu'il appelait sa « première maladie » – puis, ultérieurement, Dieu. L'objectif de ce complot aurait été, dans un premier temps, de le transformer en femme, puis de commettre ce qu'il appelait un « assassinat d'âme ». Son récit est marqué par la répétition de l'expression « Ordre du Monde », qui, dans la persécution sexuelle qu'il décrit, se trouve contrarié. Par ailleurs, Schreber entendait des voix ou des « oiseaux miraculeux », qui lui parlaient en continu dans la « langue fondamentale », un allemand archaïque et euphémistique.

Peu à peu, le délire persécutoire à dimension sexuelle commence à intégrer d'autres éléments et à se complexifier, prenant une nouvelle forme et donnant lieu à un second moment, caractérisé par un délire persécutoire sexuel articulé à des pensées religieuses et mégalomaniaques. Schreber croyait être le seul capable de sauver l'humanité et, pour cela,

il devait se transformer en femme afin d'être divinement fécondé et engendrer une nouvelle race de schrébériens, destinée à purifier le monde.

En réalité, Schreber construit tout un vaste système cosmo-théologique, conférant une dimension métaphysique à son délire et façonnant un monde où les âmes sont constituées de « nerfs », tout comme Dieu lui-même, dont les nerfs sont appelés « rayons ». Dans cette logique, Dieu ne ménage aucun effort pour accomplir l'assassinat de l'âme de Schreber, perpétrant toutes sortes d'atrocités sur son corps, altérant radicalement ses viscères, le violant continuellement et le manipulant à travers ses entrailles.

On constate que les délires de Schreber servent systématiquement de preuve à la thèse lacanienne de la subordination du corps au langage, selon laquelle, comme exposé précédemment dans cet article, c'est uniquement par l'intermédiaire de ce dernier que la corporéité peut intervenir dans la constitution du sujet et dans ses processus. Lacan y trouve un terrain particulièrement propice, en observant que, dès le début des altérations vécues par Schreber, une perturbation significative de son expérience corporelle se manifeste – et que son vocabulaire en témoigne largement :

Schreber lui-même souligne à tout instant l'originalité de certains termes de son discours. Quand il nous parle par exemple de *Nervenanhang*, d'adjonction de nerfs, il précise bien que ce mot lui a été dit par les âmes examinées ou les rayons divins. Ce sont des mots clés, et il note lui-même qu'il n'en aurait jamais trouvé la formule, des mots originaux, des mots pleins, bien différents des mots qu'il emploie pour communiquer son expérience. Lui-même ne s'y trompe pas, il y a là des plans différents. (Lacan, 1955-56/1981, p. 43)

Lacan comprend qu'au niveau du signifiant, dans son caractère matériel, le délire se distingue précisément par cette forme particulière de dissonance avec le langage commun qu'est le néologisme. Il s'agit d'un phénomène de langage typique de la psychose, distinct de ce que l'on appelle, dans la névrose, le mot d'esprit, l'acte manqué, le symptôme névrotique et le rêve – des manifestations associées à l'inconscient névrotique. Lacan l'illustre en s'appuyant sur le texte de Schreber :

Cela se voit dans le texte de Schreber comme en présence d'un malade. La signification de ces mots qui vous arrêtent a pour propriété de renvoyer essentiellement à la signification, comme telle. C'est une signification qui ne renvoie foncièrement à rien qu'elle-même, qui reste irréductible. Le malade souligne lui-même que le mot fait poids en lui-même. Avant d'être réductible à une autre signification, il signifie en lui-même quelque chose d'ineffable, c'est une signification qui renvoie avant tout à la signification en tant que telle. (Lacan, 1955-56/1981, p. 43)

Si, dans la névrose, le secret est toujours maintenu par le refoulement, l'énigme de la psychose se révèle à travers le néologisme. En effet, « nous trouvons aussi dans le texte même du délire une vérité qui n'est pas là cachée comme c'est le cas dans les névroses, mais bel et bien explicitée, et presque théorisée » (Lacan, 1955-56/1981, p. 37). Pour Lacan, il existe deux types de phénomènes à travers lesquels se projette le néologisme : l'intuition et la formule.

L'intuition délirante caractérise le premier moment où le signifiant s'impose à l'expérience de manière inédite, ce qui revêt pour le sujet un caractère submergeant, inondant.

La parole, dans sa pleine expression, « lui révèle une perspective nouvelle dont il souligne le cachet original, la saveur particulière » (Lacan, 1955-56/1981, p. 43). Il s'agit d'une certitude subjective et immédiate que le sujet psychotique éprouve à propos de quelque chose, sans aucune base logique ou empirique pour la soutenir. C'est une perception instinctive et erronée, vécue comme une « révélation », dans laquelle le sujet a le sentiment de posséder une connaissance profonde et absolue, mais sans la médiation symbolique qui ancrerait cette perception à la réalité objective. Elle se caractérise par l'absence de raisonnement logique et par l'impossibilité de remettre en question ou d'intégrer cette certitude dans l'univers symbolique partagé, ce qui conduit le sujet à éprouver la sensation d'une vérité unique et personnelle, mais totalement déconnectée du monde extérieur.

Il existe également une seconde forme de manifestation du néologisme, qui réside dans son caractère répétitif, lorsque la signification ne renvoie plus à rien, prenant alors la forme d'une sorte de « formule du vide » – que Lacan a désignée sous le nom de ritournelle. Le concept de ritournelle trouve ses racines dans l'œuvre de Gilles Deleuze et Félix Guattari, mais Lacan se l'approprie pour décrire une répétition ou un retour d'un élément, d'une image ou d'un son, qui devient un point de fixation pour le sujet psychotique. Il fonctionne alors comme une forme d'« ancrage », permettant d'organiser et de stabiliser son monde interne, à l'image de Schreber « lorsqu'il parle de la langue fondamentale à laquelle il a été introduit par son expérience. Là, le mot – avec sa pleine emphase, comme on dit *le mot de l'énigme* – est l'âme de la situation. » (Lacan, 1955-56/1981, p. 43, [italique de l'auteur]).

Lacan prend comme exemple la langue fondamentale de Schreber – ce mélange d'allemand archaïque et euphémistique qu'il utilise pour communiquer avec Dieu et qui lui a été transmis à travers les rayons divins :

Les rayons purs parlent, ils sont essentiellement parlants, il y a une équivalence entre rayons, rayons parlants, nerfs de Dieu, plus toutes les formes particulières qu'ils peuvent prendre, jusques et y compris leurs formes diversement miraculées, dont les ciseaux. Cela correspond à une période où domine ce que Schreber appelle la *Grundsprache*, sorte de très savoureux haut-allemand qui a tendance à s'exprimer par euphémismes et par antiphrases – une punition s'appelle par exemple une récompense, et en effet la punition est à sa façon une récompense [...]. (Lacan, 1955-56/1981, pp. 123-124)

Le passage ci-dessus met en évidence l'un des aspects les plus marquants du délire de Schreber, à savoir sa relation avec Dieu – un point qui constitue un terrain d'affinité relative entre les lectures de Freud et de Lacan sur ce cas. Au cours de son troisième séminaire, Lacan s'appuie sur l'analyse freudienne du cas Schreber et l'utilise en partie pour construire sa propre théorie des psychoses. En résumé, Freud (1911/1954) suppose avoir identifié le mécanisme à l'origine de la paranoïa de Schreber : il s'agirait d'une défense érigée contre l'émergence d'une libido homosexuelle extrêmement difficile à intégrer. Ce conflit se serait ensuite transformé en un délire religieux et mégalomane, orienté vers une jouissance narcissique, offrant ainsi une issue satisfaisante aux forces du moi. Dans cette perspective, l'acceptation de la féminité refoulée devient envisageable lorsqu'elle est déplacée dans un contexte divin, où la soumission au désir de Dieu est perçue comme une partie intégrante de

l'ordre cosmique. Ainsi, l'idée d'émasculacion cesse d'être vécue comme une disgrâce et se trouve revalorisée dans le cadre d'un grand dessein universel, où la recreation d'une humanité déchue acquiert un sens. De cette manière, la mégalomanie émerge comme une forme de compensation, tandis que la fantaisie du désir féminin se manifeste, permettant au moi de trouver une solution acceptable au conflit psychique.

Toutefois, Freud parvient à une autre constatation essentielle qui, au-delà d'éclairer le cas de Schreber, enrichit l'étude des psychoses en indiquant que, plus encore que des pulsions homosexuelles à l'origine de la maladie, il existe un conflit lié au complexe paternel. Selon lui, l'affrontement que Schreber a vécu avec son médecin Flechsig, qui s'est étendu jusqu'à devenir un combat contre Dieu, peut être compris comme l'expression d'un conflit infantile avec la figure paternelle. Bien que les détails précis de cette relation restent inconnus, Freud (1911/1954) suggère que ce sont précisément ces particularités qui ont influencé la construction du délire du patient.

Autrement dit, dans le délire de Schreber, la figure de Dieu, avec laquelle le patient est en conflit, est interprétée par Freud (1911/1954) comme une représentation du père du complexe d'Œdipe, dans sa fonction de garant de la Loi, d'interdiction de l'inceste et, surtout, comme porte-parole de la menace de castration. Ainsi, au-delà de l'hypothèse selon laquelle le cœur de la souffrance de Schreber résulterait d'une défense contre son homosexualité latente, Freud (1911/1954) ajoute que : « La menace la plus redoutée du père, la castration, a effectivement fourni la matière à la fantaisie-désir de transformation en femme, d'abord combattue, puis acceptée » (p. 304). Freud en conclut que le passage de l'homme à la femme constitue pour Schreber la seule issue face à la crainte de la castration paternelle.

Parmi les hypothèses avancées par Freud (1911/1954) en *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa*, celle-ci représente l'interprétation ayant apporté la plus grande contribution à Lacan – à savoir, l'analyse du délire de Schreber à travers le prisme du complexe paternel. À propos de la lecture freudienne, Lacan affirme que :

Quelles que puissent être certaines des faiblesses de l'argumentation freudienne à propos de la psychose, il est indéniable que la fonction du père est si exaltée chez Schreber qu'il ne faut rien de moins que Dieu le père, et chez un sujet pour qui jusque-là cela n'avait aucun sens, pour que le délire arrive à son point d'achèvement, d'équilibre. La prévalence, dans toute l'évolution de la psychose de Schreber, des personnages paternels qui se substituent les uns aux autres, et vont toujours s'agrandissant et s'enveloppant les uns les autres, jusqu'à s'identifier au Père divin lui-même, à la divinité marquée de l'accent proprement paternel, est indéniable, inébranlable. Et destiné à nous faire reposer le problème – comment se fait-il que quelque chose qui donne autant raison à Freud ne soit abordé par lui que sous certains modes qui laissent à désirer ? (Lacan, 1955-56/1981, p. 354)

Freud et Lacan s'accordent sur l'existence d'une association cruciale entre la figure du père et celle de Dieu – une question d'une grande importance pour la compréhension de l'ensemble du système délirant décrit par Schreber. Dans la lecture lacanienne, ce qui est en jeu dans la phénoménologie de la psychose, c'est la rencontre de Schreber avec le signifiant paternel et une impossibilité structurelle d'aborder ce signifiant. Lacan compare la période

pré-psychotique de Schreber à un tabouret à trois pieds⁶. N'ayant pas achevé le complexe d'Œdipe, le sujet se maintient en équilibre sur ces trois pieds du tabouret, par un mécanisme de compensation visant à pallier ce qui, dans l'Œdipe, a été absent :

Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. [...] Il se peut qu'au départ il n'y ait pas assez de pieds au tabouret, mais qu'il tienne tout de même jusqu'à certain moment, quand le sujet, à un certain carrefour de son histoire biographique, est confronté avec ce défaut qui existe depuis toujours. Pour le désigner, nous nous sommes contentés jusqu'à présent du terme de *Verwerfung*. (Lacan, 1955-56/1981, pp. 228-229)

Ce serait grâce aux béquilles imaginaires – que Lacan comprend comme des ressources imaginaires servant de soutien compensatoire dans la psychose – que Schreber, sur son tabouret à trois pieds, a pu traverser les premières décennies de sa vie, marquées par de nombreuses réussites intellectuelles et professionnelles. Les béquilles imaginaires représentent des tentatives de compensation psychique mises en place par le sujet psychotique pour pallier l'absence d'une médiation symbolique stable. Dans le cas de Schreber, cette compensation se manifeste de manière distordue dans sa relation avec son corps, dans ses délires, ainsi que dans ses interactions avec Dieu et le monde.

Cependant, Lacan (1955-56/1981) s'interroge : « Qu'est-ce qui rend soudainement insuffisantes les béquilles imaginaires qui permettaient au sujet de compenser l'absence du signifiant ? » (p. 231). Qu'est-ce qui aurait déclenché la psychose du Président Schreber ? Lacan (1955-56/1981) explique que cela surviendrait dans la mesure où un certain appel, auquel le sujet ne peut répondre, se produit. Cet appel engendre « un foisonnement imaginaire de modes d'être qui sont autant de relations au petit autre, foisonnement que supporte un certain mode du langage et de la parole » (Lacan, 1955-56/1981, p. 289). Cette rencontre avec le signifiant marquerait ainsi l'entrée dans la psychose.

Voyez à quel moment de sa vie la psychose du président Schreber se déclare. À plus d'une reprise, il a été en situation d'attendre de devenir père. Le voilà tout d'un coup investi d'une fonction considérable socialement, et qui a beaucoup de valeur pour lui – il devient président à la Cour d'appel. Je dirai que dans la structure administrative dont il s'agit, il s'agit de quelque chose qui ressemble au Conseil d'État. Le voilà introduit au sommet de la hiérarchie législative, parmi des hommes qui font des lois et qui ont tous vingt ans de plus que lui – perturbation de l'ordre des générations. À la suite de quoi ? D'un appel exprès des ministres. Cette promotion de son existence nominale sollicite de lui une intégration rénovante. Il s'agit en fin de compte de savoir si le sujet deviendra, ou non, père. C'est la question du père, qui centre toute la recherche de Freud, toutes les perspectives qu'il a introduites dans l'expérience subjective. (Lacan, 1955-56/1981, p. 360)

6 Bien que, à l'époque, Lacan ait recours à des notions déficitaires pour parler de la psychose, s'appuyant toujours sur une conception de manque, l'évolution de son enseignement remet progressivement en question cette approche. Dans ses développements ultérieurs, Lacan prendra ses distances avec cette perspective, insistant sur le fait que la psychose ne peut être comprise uniquement comme une faute ou une absence, mais comme une structure qui opère selon son propre mode dans le champ symbolique.

Il est admis tant par Freud que par Lacan que le poste au Tribunal d'Appel, bien que convoité par Schreber, représentait une fonction impossible à occuper, car il s'agissait d'un travail généralement exercé par des hommes plus âgés. Dans le contexte de son incapacité à engendrer un fils – l'héritier attendu qui porterait le nom de Schreber –, cette situation se trouve encore aggravée :

Quel est le signifiant qui est mis en suspens dans sa crise inaugurale ? C'est le signifiant *procréation* dans sa forme la plus problématique, celle que Freud lui-même évoque à propos des obsessionnels, qui n'est pas la forme *être mère*, mais la forme *être père*. [...] Le président Schreber manque selon toute apparence de ce signifiant fondamental qui s'appelle *être père*. C'est pourquoi il a fallu qu'il commette une erreur, qu'il s'embrouille, jusqu'à penser porter lui-même comme une femme. Il lui a fallu s'imaginer lui-même femme, et réaliser dans une grossesse la deuxième partie du chemin nécessaire pour que, s'additionnant l'un à l'autre, la fonction *être père* soit réalisée. (Lacan, 1955-56/1981, pp. 329-330, [italique de l'auteur]).

Le Dieu de Schreber est, pour Lacan, une métaphore privilégiée du grand Autre, l'Autre symbolique, la personnification suprême de la Loi – d'où l'expérience profondément charnelle du délire hypocondriaque dans lequel ce conflit s'exprime. Il convient de rappeler que, dès le début de la condition de Schreber, une grave perturbation de son expérience corporelle se manifeste : ses poumons sont réabsorbés, ses organes génitaux liquéfiés, son œsophage et son intestin volatilisés, l'os de sa calotte crânienne pulvérisé, et, à plusieurs reprises, il avale sa propre trachée. Il décrit ainsi cette période : « Je suis le premier cadavre lépreux et je mène un cadavre lépreux. » (Schreber, 1903/1975, p. 171).

La question du corps est si dominante que, même après l'évolution vers une organisation paranoïaque à thématique religieuse, Schreber continuait à souffrir de violentes hallucinations corporelles. Il décrit des rituels au cours desquels il fixe son image dans le miroir et se pare, torse nu. Il rapporte observer dans le miroir la transformation progressive de son corps vers une condition féminine. Ces sensations corporelles semblent être intégrées comme une tentative de conciliation à travers l'idée délirante selon laquelle, pour sauver l'humanité, il devait être transformé en femme de Dieu. À un certain moment, cette idée délirante acquiert le statut de métaphore délirante, permettant une stabilisation temporaire, période au cours de laquelle il a pu se consacrer à la rédaction de ses *Mémoires*...

À des fins d'explication, la métaphore délirante émerge dans le contexte de la psychose comme une tentative du sujet de substituer quelque chose qui n'a pas été symboliquement inscrit ou qui s'est perdu dans le champ du signifiant. Dans le délire, un signifiant absent est remplacé par un autre, produisant ainsi un nouveau sens, mais sous une forme distordue. La métaphore délirante est la manière dont le sujet psychotique tente de pallier le manque de signifiants fondamentaux, tels que le père ou la Loi, à travers une métaphore qui, bien qu'irrationnelle – comme l'idée de se transformer en femme pour racheter l'humanité – lui permet de donner un sens à ce qui est incompréhensible ou insupportable dans son champ symbolique.

De quel corps parle-t-on dans la psychose ?

Nous arrivons ici au point central de ce travail : comment peut-on, en définitive, parler d'une expérience symbolique du corps dans la psychose ? Il ne faut pas oublier que le chemin élaboratif suivi par Lacan dans son troisième séminaire se déploie en mettant l'accent sur le symbolique, ce qui, en dernière instance, sert de boussole pour appréhender cette question. Mais avant cela, il est nécessaire de revenir sur la notion d'une expérience imaginaire du corps en ce qui concerne son développement – un corps morcelé, sans contour et, d'une certaine manière, étranger, qui se constitue à partir de l'aliénation à son image et à celle de l'autre. Cette dimension d'étrangeté est celle du stade du miroir, qui aboutit à un moi virtuel ne représentant pas le sujet tel qu'il est, mais comme une figure homogène issue du milieu extérieur, distincte de l'ambiguïté pulsionnelle et du corps désorganisé dans ses parties.

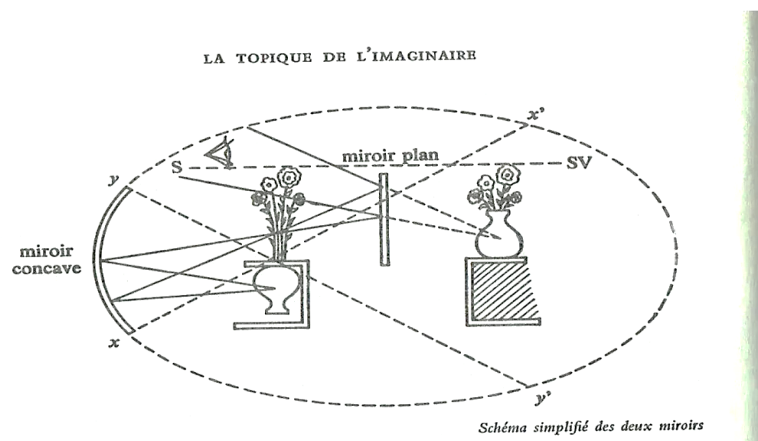
Cette formation primitive dont dérive le moi – en tant qu'élément dont la constitution est extrinsèque – s'apparente à la réédition d'un phénomène analogue au délire paranoïaque : un moi émerge, mais il s'aliène à l'extériorité de la forme/image de son corps. La paranoïa apparaît ainsi comme le mécanisme le plus universel du moi, qui se construit à travers cette première identification, encapsulant continuellement le sujet tout au long de son parcours – et qui, dans ce paradigme, ne peut produire chez l'individu qu'un décalage insurmontable entre le corps organique et l'image du corps, aliénée à l'autre dans la relation imaginaire. C'est là le fondement du savoir paranoïaque, qui repose sur l'identification primaire du stade du miroir comme instance formatrice du moi en tant qu'autre. Tout cela est poussé à son paroxysme dans la psychose, dans la mesure où l'on observe comment la relation à l'altérité et au corps propre se délite à travers les phénomènes délirants et intrusifs associés à la symptomatologie de ces cas. Il n'est donc pas surprenant que l'autobiographie de Schreber soit traversée par des images de corps morcelé.

Ouvrant une parenthèse, il convient de revenir sur la manière dont Lacan différencie les deux formes cliniques de la psychose – la schizophrénie et la paranoïa. Le concept freudien de narcissisme sert de repère à Lacan pour établir une distinction : d'une part, la régression observée dans la schizophrénie se manifeste par un corps morcelé (antérieur à l'identification d'une image prise comme matrice symbolique du moi); d'autre part, dans la paranoïa, le sujet demeure enfermé dans une relation à l'image spéculaire et reste identifié à son moi (dans l'aliénation imaginaire a et a'). Dans l'analyse du cas Schreber, on observe la présence de ces deux conditions cliniques, bien que la pathologie se soit principalement structurée sous la forme d'une paranoïa. Ses symptômes, nombreux, sont interprétés par Lacan à l'intérieur de sa structure psychotique : Schreber était hypocondriaque, mais son hypocondrie s'inscrivait dans l'ensemble de sa transformation corporelle, essentielle à la construction de son délire paranoïaque.

Revenant à la question du moi et du corps, plusieurs années après avoir élaboré sa théorie du stade du miroir, Lacan affine progressivement sa proposition sur la constitution du moi, en s'appuyant désormais sur des outils théoriques plus spécifiques, notamment ceux issus du structuralisme et de la linguistique. Il ajoute que l'image a besoin d'un appareil symbolique – ce qui aboutit à la formulation du Schéma Optique. En résumé, ce schéma repose sur l'idée que, avant de pouvoir s'approprier son image réfléchie, l'enfant tourne d'abord son regard vers

la mère, qui joue le rôle du grand Autre en légitimant symboliquement la valeur de cette image, intervenant ainsi dans la relation narcissique du bébé avec son petit autre dans le miroir. Le corps du bébé est donc une construction façonnée à partir d'un élément provenant de la mère et de sa fonction symbolique – et, dès ce moment, il est lui aussi soumis à l'ordre des symboles.

Figure 3. Schéma optique



Source: Lacan (1954-1955/1975).

C'est dans ce passage entre le corps morcelé de l'auto-érotisme – c'est-à-dire dans le passage du moi spéculaire et imaginaire au champ du grand Autre – que Lacan va aborder la question de la corporéité dans les psychoses. Comme cela a été mis en évidence, dans une perspective lacanienne, c'est au Nom-du-Père, en tant que signifiant primordial, qu'incombe la fonction de soutenir l'image du corps, mais aussi d'ordonner ce que le sujet conçoit comme son propre corps. On sait que, dans la psychose, cette inscription ne se réalise pas en raison de la forclusion du Nom-du-Père, ce qui engendre toute la problématique liée à l'acquisition d'un corps propre et d'un moi corporel. Autrement dit, puisque la libido qui revient vers le corps dans la psychose ne s'appuie pas sur une matrice symbolique d'un corps imaginaire, l'expérience qui en résulte est celle d'un corps morcelé, décrit de manière exemplaire par Schreber dans ses *Mémoires...* Comme le formule Lacan : « Sans aucun doute devez-vous finir par vous dire – *En fin de compte, ne savons-nous pas que, dans les significations qui orientent l'expérience analytique, ce signifiant est donné par le corps propre?* » (Lacan, 1955-56/1981, pp. 329-330, [italique de l'auteur]).

Si la relation au corps propre est médiatisée par le signifiant et se construit à partir de l'altérité, de l'identification et du rapport aux objets, alors le sujet psychotique est dans l'impossibilité, par le biais du symbolique, d'établir une distinction claire entre l'imaginaire et le réel. C'est pourquoi il devient nécessaire de recourir à des mécanismes permettant de donner une plus grande consistance à l'existence du sujet, tels que les béquilles imaginaires et la métaphore délirante. Le délire lui-même tendra, dans la plupart des cas, à s'adapter et à évoluer dans le sens d'une tentative de reconstitution d'une suppléance à la défaillance du signifiant paternel. Toutefois, cette reconstitution demeure fragile et peut s'effondrer ultérieurement face à une nouvelle situation venant révéler sa précarité – comme Lacan l'anticipe dans son allégorie du tabouret à trois pieds.

À titre d'exemple, le mois de novembre 1895 est désigné par Schreber lui-même comme l'époque où s'est produit le lien entre la fantaisie d'émasculatation et l'idée d'être un rédempteur – ouvrant ainsi la voie à une conciliation avec la première. Lacan se penche sur cette solution complexe trouvée par Schreber, qui passe par la métaphore délirante – l'idée de devenir une femme pour copuler avec Dieu et donner naissance à une nouvelle race de schrébériens. Il s'agit d'un apaisement par la béatitude, qui réorganise le champ de la réalité et réduit l'écart entre les registres imaginaire et symbolique. Ainsi, la métaphore délirante apparaît comme une issue ayant une fonction stabilisatrice. Dans cette perspective, on peut dire que le délire constitue une réponse du sujet face à la confrontation avec le réel, lorsque l'intermédiation de l'appareil symbolique est impossible. Le réel du corps acquiert alors une signification, comme on l'observe chez Schreber, qui passe de symptômes hypocondriaques et d'expériences de corps morcelé à une paranoïa, laquelle offre une unité corporelle construite à travers un sens délirant.

À partir de ce que j'appelle le coup de cloche de l'entrée dans la psychose, le monde sombre dans la confusion, et nous pouvons suivre pas à pas comment Schreber le reconstruit, dans une attitude de consentement progressif, ambigu, réticent, *reluctant*, comme on dit en anglais. Il admet peu à peu que la seule façon d'en sortir, de sauver une certaine stabilité dans ses rapports avec les entités envahissantes, désirantes, qui sont pour lui les supports du langage déchaîné de son vacarme intérieur, est d'accepter sa transformation en femme. Ne vaut-il pas mieux, après tout, être une femme d'esprit qu'un homme crétinisé ? Son corps est ainsi progressivement envahi par des images d'identification féminine auxquelles il ouvre la porte, il les laisse prendre, il s'en fait posséder, remodeler. Il y a quelque part, dans une note, la notion de laisser entrer en lui les images. Et c'est à partir de ce moment-là qu'il reconnaît que le monde ne semble pas apparemment avoir tellement changé depuis le début de sa crise – retour d'un certain sentiment, sans doute problématique, de la réalité. (Lacan, 1955-56/1981, p. 290, [italique de l'auteur])

Comme nous l'avons déjà vu, Lacan (1955–1956/1981) considère que c'est dans le registre de la parole que se déploie toute la richesse de la phénoménologie de la psychose. Il propose que, comme tout discours, « un délire est à juger d'abord comme un champ de signification ayant organisé un certain signifiant » (p. 137). Toutefois, il s'interroge : d'où ce discours est-il extrait ? Et il répond : du corps lui-même. Ainsi, le corps semble offrir, à un certain niveau, la possibilité de nomination de ce discours. Le corps est le support du discours, même lorsque ce discours est celui de l'aliéné :

Puisqu'il s'agit du discours, du discours imprimé, de l'aliéné, que nous soyons dans l'ordre symbolique est donc manifeste. Maintenant, quel est le matériel même de ce discours ? [...] *D'une façon générale, le matériel, c'est le corps propre.* La relation au corps propre caractérise chez l'homme le champ en fin de compte réduit, mais vraiment irréductible, de l'imaginaire. [...] Ce rapport, toujours à la limite du symbolique, seule l'expérience analytique a permis de le saisir dans ses derniers ressorts. Voilà ce que nous démontre l'analyse symbolique du cas de Schreber. C'est seulement par la porte d'entrée du symbolique qu'on parvient à le pénétrer. (Lacan, 1955-56/1981, pp. 19-20, [italique ajouté])

Considérations finales

Au cœur de la genèse du sujet parlant, il existe une discontinuité entre l'être, conçu comme une fiction, et le *sujet* – tout comme entre le sujet et son propre corps. Dans le cas de la névrose, le savoir sur soi-même et sur son corps demeure relativement stable, soutenu par le signifiant primordial. En revanche, dans la psychose, l'absence de ce signifiant fragilise encore davantage la relation disjointe entre le sujet et son corps, qui devient alors tributaire d'autres dispositifs et suppléances pour faire face au *réel*, lequel surgit de manière envahissante dans certaines expériences corporelles.

Au fil des développements de la psychanalyse lacanienne durant la première moitié des années 1950, le concept de Nom-du-Père occupe une place centrale en raison de sa fonction symbolique et structurante. Ce terme ne se réfère pas exclusivement au père biologique, mais à la figure symbolique qui incarne la Loi, l'autorité et l'interdiction. Il est considéré comme un « signifiant maître » car il organise et hiérarchise les autres signifiants dans le champ symbolique du sujet.

La fonction du Nom-du-Père est intimement liée à l'acquisition, par le sujet, d'un statut de corps. Avant l'intervention de cette instance symbolique, l'individu vit une expérience marquée par la fragmentation du corps morcelé, caractéristique de la phase initiale du développement décrite par Lacan dans le stade du miroir. À ce stade, l'enfant ne possède pas encore une image unifiée de lui-même, ce qui engendre la sensation d'un corps morcelé. C'est l'introduction du Nom-du-Père qui permet au sujet d'organiser symboliquement son corps, d'établir des limites et de promouvoir la perception de soi comme une unité intégrée.

Plus qu'une simple structuration du corps, l'intervention du Nom-du-Père est également essentielle à la constitution de la subjectivité. En s'insérant dans le champ symbolique, le sujet commence à articuler ses désirs et ses relations au monde à travers le langage, médiatisé par ce signifiant. Ainsi, le Nom-du-Père est ce qui permet à l'individu de sortir du chaos pulsionnel initial et d'entrer dans une dynamique symbolique où le désir et la Loi coexistent. Cette transition ne se limite pas à organiser l'expérience du sujet : elle constitue également le fondement de son interaction avec l'autre et avec la culture. C'est pourquoi, lorsque cette instance symbolique ne s'établit pas de manière adéquate, le sujet rencontre des obstacles dans la structuration de son identité ainsi que dans la distinction des limites entre lui-même, l'autre et le monde.

À partir du cas Schreber, Lacan conclut que les symptômes et phénomènes impliquant le sujet psychotique et sa relation avec son corps peuvent être compris comme des tentatives de stabilisation face aux difficultés engendrées par l'absence d'une inscription symbolique structurante. Dans ce contexte, Schreber apparaît comme une illustration exemplaire de ces manifestations, montrant comment ces efforts fonctionnent comme une suppléance à l'insuffisance du signifiant paternel. Son cas met en évidence les défis auxquels le sujet est confronté lorsque l'appareil symbolique ne parvient pas à opérer pleinement comme médiateur de l'expérience subjective.

Deux conclusions principales émergent : la première est que, pour Lacan, à ce moment précis de son élaboration théorique, le corps est celui qui subit l'action d'une inscription en

raison de l'entrée dans le langage ; la seconde est que, dans la psychose, cette inscription ne se produit pas. Dans cette perspective, il est évident que Lacan rejette toute explication d'ordre organique des phénomènes psychotiques. En conséquence, une critique se développe autour de sa thèse sur la psychose (en particulier telle qu'elle apparaît dans le troisième séminaire), soulignant son positionnement foncièrement antinaturaliste – une posture qui, en cherchant à préserver la spécificité du monde humain, risquerait finalement de le priver de certains aspects essentiels, d'une manière encore plus radicale que le réductionnisme organiciste auquel elle prétend s'opposer. Cela ouvre ainsi un point de départ pour une discussion critique sur la position lacanienne face à la question de la corporéité psychotique. L'approche de la corporéité restreinte à ses dimensions imaginaire et symbolique soulève le problème du corps réel chez Lacan, ce qui le conduira, dans les années suivantes, à affiner davantage ses développements théoriques afin de tenter d'y apporter une réponse.

Même une lecture attentive du séminaire sur les psychoses laisse penser qu'un mouvement, bien que naissant, est déjà en cours pour articuler le registre du réel dans la réflexion sur la structure psychotique. Au fil des leçons, Lacan met en évidence le rôle, dans la psychose, de l'absence d'un signifiant primordial – le Nom-du-Père – et montre comment, lorsque cette forclusion se produit et que la métaphore paternelle échoue, les signifiants sont rejetés (forclos) et reviennent de l'extérieur par la voie du réel – comme c'est le cas des phénomènes hallucinatoires et délirants observés chez Schreber. Dans ce sens, Lacan s'attache à concevoir l'inconscient dans la psychose comme ce qui revient dans le réel. Naturellement, à ce stade, la notion de réel reste embryonnaire, mais l'on peut déjà observer que Lacan cherche à articuler les trois registres. Il semble que cette articulation deviendra progressivement essentielle pour penser la question de la corporéité dans son enseignement.

Pour conclure, à propos de Daniel Paul Schreber, qui a passé treize années de sa vie en sanatoriums psychiatriques et a terminé ses jours interné et dément, on peut dire qu'il n'a peut-être jamais correspondu au modèle de citoyen illustre que son père espérait. Cependant, il a atteint l'immortalité tant convoitée par les Schreber, étant tardivement consacré comme un écrivain moderniste fascinant. En publiant son livre *Mémoires d'un névropathe*, Schreber a apporté d'importantes contributions au champ scientifique, qui perdurent encore aujourd'hui, en permettant la production de nombreuses analyses discutant, et continuant à discuter, des questions liées à sa vie et à sa condition pathologique. La prolifération des ouvrages et articles consacrés à Schreber, qui ne montre aucun signe de ralentissement, témoigne de la force et du potentiel de révélation que recèle sa transmission.

Références bibliographiques

- Carone, M. (1984). Da loucura de prestígio ao prestígio da loucura. In Schreber, D. P. *Memórias de um doente dos nervos* (pp. 7-19). Rio de Janeiro : Edições Graal.
- Caropreso, F.; Simanke, R. T. (2006). A linguagem de órgão esquizofrênica e problema da significação na metapsicologia freudiana. *Revista de Filosofia da PUC-PR*, 18(23), 105-128.
- Lacan, J. (1966). La fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse. In Lacan, J. *Écrits*. (pp. 238-324). Paris : Seuil. (Cette conférence a eu lieu en 1953)

- Lacan, J. (1975). *Le séminaire. Livre I : Les écrits techniques de Freud* (J.-A. Miller, Éd.). Paris : Seuil. (Ce séminaire a eu lieu entre 1953-1954)
- Lacan, J. (1981). *Le séminaire, Livre III : Les psychoses*. Paris : Seuil. (Ce séminaire a eu lieu entre 1955-1956)
- Lacan Circle of Melbourne (2013). *Biographical and Historical Background to Freud's Schreber Case*. Consulté le 12/05/2025 sur : <https://melbournelacanian.wordpress.com/2013/05/25/biographical-and-historical-background-to-freuds-schreber-case>
- Freud, S. (2013). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Éditions Payot. (Œuvre originale publiée en 1920)
- Freud S. (1954), *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le Président Schreber)*. Paris: PUF. (Œuvre originale publiée en 1911)
- Schreber, D. P. (1975). *Les mémoires d'un névropathe* (Coll. « Points », no 177). Paris : Seuil. (Œuvre originale publiée en 1903)
- Simanke, R. T. (2002). *Metapsicologia lacaniana: os anos de formação*. Curitiba : Editora UFPR.

The concepts of body and psychosis in the psychoanalysis of Jacques Lacan

Abstract

The body is a recurring theme in Lacanian theory, in which the subject's relationship with its body is mediated by both the image and the signifier. This complex dynamic is articulated in two pivotal moments of Lacan's teaching. Firstly, his mirror stage theory posits the image as the primary operator of the body's subjectivation, situating the subject's constitution predominantly within the imaginary register. Later, Lacan shifts emphasis to the symbolic register, where the signifier becomes the paramount mediator of the subject's relationship with its body, now conceived primarily as a support for the inscriptions of the letter. This research examines the concept of the body in Lacan's theorization of psychosis, drawing on his analysis of the Schreber case. This case is chosen for its instrumental role in developing Lacan's theory of psychosis and the prominence of bodily symptoms in its clinical presentation. The study adopts a theoretical-conceptual approach, focusing on Lacan's third seminar (1955-1956) and his interpretation of Schreber's memoir. Through this analysis, Lacan argues that the symptoms and phenomena involving the psychotic subject and its body can be understood as attempts at stabilization, compensating for the absence of the paternal signifier when symbolic mediation is unattainable.

Keywords: Body. Psychosis. Lacan. Schreber.

Cuerpo y psicosis en la lectura que hace Lacan del caso Schreber

Resumen

La temática del cuerpo es un asunto bastante recurrente en la teoría lacaniana. La relación del sujeto con el cuerpo, para Lacan, está doblemente mediada por la imagen y por el significante, tal como se expresa en dos momentos emblemáticos de su obra. En un primer momento, en la conceptualización del estadio del espejo, el principal operador de la subjetivación del cuerpo es la imagen, y la constitución del sujeto se concibe, sobre todo, en el registro de lo imaginario. En un segundo momento, Lacan privilegia el registro de lo simbólico, y el significante se convierte en el mediador por excelencia de la relación del sujeto con el cuerpo, ahora concebido, ante todo, como soporte para las operaciones de la letra. En este contexto, el objetivo de esta investigación es reflexionar sobre la cuestión del cuerpo en la teorización de las psicosis, a partir de la lectura que Lacan realiza del caso Schreber. El caso Schreber fue elegido por su relevancia en la formulación de la teoría lacaniana de las psicosis y también por el protagonismo que tienen los síntomas corporales en la sintomatología del caso. Esta investigación, de carácter teórico-conceptual, analiza esencialmente el tercer seminario (1955-1956) de Lacan, haciendo especial énfasis en su lectura e interpretación del libro de memorias de Schreber.

a lo largo del mismo, y en su retomada y crítica del enfoque freudiano. A partir del caso Schreber, Lacan concluye que los síntomas y fenómenos que involucran al sujeto psicótico y su cuerpo pueden concebirse como intentos de estabilización que suplen la falta del significante paterno cuando no es posible una mediación del aparato simbólico.

Palabras clave: Cuerpo. Psicosis. Lacan. Schreber.

Corpo e psicose na leitura de Lacan do caso Schreber

Resumo

A temática do corpo é um assunto bastante recorrente na teoria lacaniana. A relação do sujeito com o corpo, para Lacan, é duplamente mediada pela imagem e pelo significante, tal como se expressa em dois momentos emblemáticos de seu ensino. Num primeiro momento, na teorização sobre o estágio do espelho, o principal operador da subjetivação do corpo é a imagem, e a constituição do sujeito é pensada, sobretudo, no registro do imaginário. Num segundo momento, Lacan privilegia o registro do simbólico, e o significante se torna o mediador por excelência da relação do sujeito com o corpo, agora concebido, acima de tudo, como um suporte para as operações da letra. Nesse contexto, o objetivo desta pesquisa é refletir sobre a questão do corpo na teorização sobre as psicoses, a partir da leitura de Lacan do caso Schreber. O caso Schreber foi escolhido por sua relevância na formulação da teoria lacaniana das psicoses e também devido ao destaque que os sintomas corporais possuem na sintomatologia do caso. Esta investigação, de caráter teórico-conceitual, analisa essencialmente o terceiro seminário (1955-1956) de Lacan, com destaque para sua leitura e interpretação do livro de memórias de Schreber ao longo do mesmo e sua retomada e crítica da abordagem freudiana. Partindo do caso Schreber, Lacan conclui que os sintomas e fenômenos que envolvem o sujeito psicótico e o seu corpo podem ser concebidos como tentativas de estabilização, que fazem suplência à falta do significante paterno, quando não é possível uma intermediação do aparelho simbólico.

Palavras-chave: Corpo. Psicose. Lacan. Schreber.

Reçu le: 06/04/2024

Révisé le: 15/02/2025

Accepté le: 25/02/2025